

8° P. o. gall.

[Martin]

2572  $\frac{n}{f}$

LES

# TROIS ONCLES,

OU

## LES VISITES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE.

PAR MM. ST.-ANGE MARTIN ET AUGUSTE;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 30 octobre 1823.*

---

PRIX : 1 fr. 50 cent.

---



A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,  
ANCIENNES ET MODERNES,

Chez M<sup>me</sup>. HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, n<sup>o</sup>. 21,  
au coin de celle de Rivoli;

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

---

1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. ROBIN, vieux Procureur..... M. BARON.  
ELISE, sa Nièce..... Mlle. CONSTANCE.  
GUSTAVE, amant d'Elise, neveu de  
M. BERNARD, le gastronome, le  
nouvelliste et le négociant..... M. PAUL.  
ANNETTE, servante de M. Robin... Mlle. ELÉONORE.

*La scène se passe au Marais, dans la maison de M. Robin.*

---

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 1823.

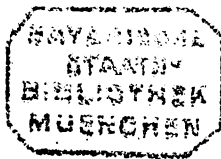
Par ordre de son Excellence,  
Le Chef adjoint au Bureau des Théâtres,  
COUPART.

~~~~~

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

---

F.-P. HARDY, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N°. 44.



LES

# TROIS ONCLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE.

~~~~~  
*Le Théâtre représente un salon.*  
~~~~~

## SCÈNE PREMIÈRE.

ELISE, ensuite ANNETTE.

*(Elise est assise près d'une fenêtre ; elle chante en s'accompagnant sur une guitare.)*

*Air : Las j'étais en si doux servage.*

Gustave reviendra, j'espère,  
Son nom seul fait battre mon cœur.  
Loin de l'objet qui sait nous plaire,  
En vain nous cherchons le bonheur.  
Aussi pour calmer mon ennui (bis)  
Je pense à lui.

ANNETTE, *qui est entrée pendant le couplet.*

Ah ! il reviendra, Mamzelle, soyez-en sûre.

ÉLISE.

Tu écoutais.

ANNETTE.

Non, mamzelle, mais ce n'est pas la première fois que j'ai entendu...

ÉLISE.

Chut... écoute encore !

(On entend exécuter sur la flûte l'air : Il reviendra ce soir, je crois.)

ÉLISE.

C'est lui.

ANNETTE.

Pardine, comme à l'ordinaire; il dit qu'il reviendra ce soir, je crois.

ÉLISE.

Ah! puisse-t-il dire vrai?

ANNETTE.

Comme c'est commode, mamzelle.

*Air de l'Angelus. (de Romagnési.)*

Au cœur des amans malheureux  
La musique paraît plus tendre ;  
En vain on s'oppose à leurs vœux ,  
Ils sont toujours sûrs de s'entendre.  
Pour exprimer ennui , desirs ,  
Regrets , tant douce souvenance ,  
Amour , espoir , peines , plaisirs ,  
Il ne leur faut qu'une romance.

ANNETTE.

C'est bien ça : vous lui parlez avec votre guitare , il vous répond... c'est-il drôle... et puis j'aimela romance; moi, c'est si gai.

ÉLISE.

Il y a huit jours que je ne l'ai vu , ce pauvre Gustave comme il doit souffrir.

ANNETTE.

C'est vrai, il y a huit jours que nous l'avons quitté sur les bords des fossés de la Bastille, et pourtant c'est ici qu'il demeure , rue Saint-Claude, au Marais.

ÉLISE.

Est-ce la faute de Gustave si ses parens , et surtout mon oncle !...

ANNETTE.

Ah! dam', mamzelle, les oncles ne sont pas ici bas pour les menus plaisirs des nièces et des neveux.

( 5 )

ÉLISE.

Le mien sait cependant que la famille de Gustave jouit d'une considération méritée.

ANNETTE.

Et que les Bernard aîné, jeune et cadet, car ils sont là-bas une fourmillière, sont des gens comme il faut, c'est-à-dire riches. Je l'ai assez dit à monsieur Robin, mais tout ça n'y fait rien, il est têtù l'bourgeois.

ÉLISE.

Je suis bien malheureuse.

ANNETTE.

Moi, j'espère toujours, mamzelle... et tenez, j'entends quelqu'un... dieu me pardonne, c'est lui-même !

ÉLISE.

Gustave !

ANNETTE.

Eh ! qui donc ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Oui, ma chère Elise, je n'ai pas pu supporter plus long-temps votre absence.

ÉLISE

Mais comment osez-vous?...

ANNETTE.

Si monsieur Robin vous voit, il va joliment vous arranger.

GUSTAVE.

N'est-ce pas aujourd'hui..

ANNETTE.

La Saint-Boniface ; oui, et ça vous servira de passeport.

ÉLISE.

Je crains bien que mon oncle..

GUSTAVE.

Ecoutez-moi, ma chère Elise; ma famille, assés nombreuse, voulait se réunir dans la même maison, j'apprends qu'il se trouve dans celle-ci un logement convenable, je l'indique à mes oncles, tous garçons; ils viennent l'occuper, mais bientôt ils apprennent que mon amour pour vous a déterminé le choix que j'ai fait de cet appartement.

ANNETTE.

Ah! voilà le nœud.

GUSTAVE.

Ils croient que je leur ai joué un mauvais tour.

ANNETTE.

Les oncles n'aiment pas ça.

GUSTAVE.

Ils refusent de voir monsieur Robin, de lui faire même la visite d'usage, pour ne pas donner à croire qu'ils approuvent mon amour; mais, nouveaux locataires, ils ne vous connaissent pas encore, et je suis certain...

ÉLISE.

Quelle espérance vous reste-t-il ?

GUSTAVE.

Qu'ils s'appaiseront, et consentiront à notre mariage.

ANNETTE.

Pardine, c'est tout simple.

ÉLISE.

Mais si mon oncle s'obstine à exiger la visite d'étiquette.

ANNETTE.

Oui, monsieur, d'étiquette.

GUSTAVE.

Ils la lui feront, je la ferais plutôt pour eux.

ANNETTE.

Monsieur, si vous n'êtes pas plus avancé que ça, j'ai un conseil à vous donner.

( 7 )

GUSTAVE.

Comment ?

ANNETTE, *montrant la porte.*

C'est de...

GUSTAVE.

En vérité vous m'effrayeriez si je voulais vous croire, mais je ne me décourage pas aisément. D'ailleurs, si monsieur Robin refuse de me recevoir, si mes oncles ne veulent pas me seconder... je prendrai un parti... violent.

ANNETTE.

Ah mon Dieu !

ÉLISE.

Gustave point d'extravagance.

GUSTAVE.

Ils ne savent pas ce dont je suis capable. (*riant.*) Rassurez-vous ce moyen terrible que j'emploierais ne serait tout au plus qu'une scène de comédie, et Doyen sait que j'en ai jouée quelquefois avec succès.

ÉLISE.

Prenez bien garde à ce que vous ferez.

GUSTAVE.

*Air : Gentille fiancée.*

Près de vous je m'empresse,  
Et pour le dénouement,  
Je veux avec adresse  
Profiter du moment,  
Ici je vais attendre,  
Cet oncle si méchant,  
Et le forcer d'entendre  
Mon humble compliment.

ENSEMBLE.

Ce jour me sert d'excuse,  
Et si l'on me refuse,  
D'une innocente ruse,  
J'emprunte le secours,  
Pour servir nos amours.

ÉLISE.

Ce jour lui sert d'excuse,  
Si mon oncle refuse,

Je crains bien que sa ruse,  
Inutile secours,  
Ne nuise à nos amours.

ANNETTE.

Ce jour lui sert d'excuse,  
Et si l'oncle refuse,  
Je crains bien que sa ruse,  
Inutile secours,  
Ne nuise à leurs amours.

ANNETTE, *qui a remonté la scène.*

Voilà monsieur Robin,

GUSTAVE.

Je reste.

ÉLISE.

Je tremble.

ANNETTE.

Et moi j'ai envie de rire.

( *Ils se retirent de côté* )

### SCENE III.

LES MÊMES, M. ROBIN.

( *Il entre sans voir personne, il tient un paquet de lettres  
ouvertes, et de cartes de visites.* )

ROBIN.

A la bonne heure, voilà d'honnêtes gens... tout mon quartier est venu s'inscrire chez moi... mes nouveaux locataires se sont bien gardés d'en faire autant. Ils habitent cependant mon premier, depuis quinze jours ; ils ne connaissent pas la hiérarchie domiciliaire, cela ne se passera pas ainsi... je leur donnerai congé pour le terme prochain... bien entendu, si je trouve à louer à d'autres... j'ai très-bien fait de congédier leur neveu, Elise commençait à le remarquer, cet un aimable garçon, mais sa famille me manque si essentiellement... il ne remettra pas les pieds ici... que vois-je !... (*mettant ses lunettes.*) En croirai-je mes yeux !.. c'est lui... Eh! que faites vous ici Mademoiselle?



ANNETTE, *à part.*

Ça va commencer.

GUSTAVE, *avec cérémonie.*

Permettez-moi, Monsieur...

M. ROBIN.

Je ne dis pas non... mais permettez-moi, aussi jeune homme... je croyais vous avoir notifié.

GUSTAVE, *de même.*

De vous offrir...

ANNETTE, *à part.*

Ça ne prend pas.

M. ROBIN, *à part.*

Congédions-le sans plus de commentaire.

GUSTAVE, *de même.*

Mes félicitations sincères.

M. ROBIN.

Je ne dis pas non, mais...

GUSTAVE.

J'aurais cru manquer à la politesse, un jour comme celui-ci.

ROBIN, *à part.*

Ils est vrai que c'est aujourd'hui la Saint-Boniface... Il a des principes, mais sa famille. (*haut.*) Ah! c'est purement une visite de...

ÉLISE, *vivement.*

Oui mon oncle, c'est...

ROBIN.

Taisez-vous, Mademoiselle, taisez-vous. Monsieur, je suis très-sensible à votre démarche, mais vous ne pouvez pas rester ici.

ÉLISE, *bas à Gustave.*

Je vous l'avais bien dit.

GUSTAVE, *de même.*

Je ne suis pas encore tout à fait évincé. (*haut.*) Comment monsieur Robin, vous me chassez.

ROBIN.

Pas précisément, mais la conduite de vos parens me donne lieu de croire qu'ils n'approuvent pas que vous fréquentiez chez moi... comment depuis trois semaines pas même une carte chez le portier.

Air : *de l'écu de six francs.*

Monsieur, du jour où l'on habite,  
La maison d'un homme connu  
On doit lui faire une visite,  
Et c'est un usage reçu. (*bis.*)  
J'ai jadis été locataire,  
Et j'ai fait ce que j'ai dû, car,  
Il faut ce qu'on doit à César,  
Le rendre à son propriétaire.

GU-TAVE.

J'ai toujours eu cette façon de penser et...

ROBIN.

Vous m'avez entendu jeune homme, ma nièce ne peut vous voir d'avantage, et vous avez eu tort de venir malgré ma défense.

ÉLISE.

Mon oncle...

ROBIN.

C'est bon !

GUSTAVE.

Hé quoi, Monsieur, vous auriez la barbarie...

ANNETTE, *à part.*

Quel oncle, est-il tenace ?

ROBIN.

Appelez-moi barbare, cruel, tyran même. si cela vous fait plaisir... je ne dis pas non, mais ma nièce ne sera pas votre femme... voilà mon *ultimatum*.

ANNETTE, *à part.*

Le v'là qui parle latin à présent.

ROBIN.

Air : *du vaudeville des Blouzes.*

Adieu Monsieur, votre famille entière,  
Mérite bien une telle leçon ;

( 11 )

Elle apprendra que tout propriétaire,  
Doit soutenir l'honneur de sa maison.

GUSTAVE.

Hé quoi, Monsieur, sachez mieux me connaître  
Écoutez moi...

ROBIN.

Vous m'avez entendu,  
Je vous défends.

ANNETTE, *à part.*

Il est bon là not' maître,  
Il n'sait donc pas c' que vaut l'fruit défendu.

ENSEMBLE.

Adieu Monsieur, etc.

( Robin et Élise sortent. )

#### SCENE IV.

GUSTAVE , ANNETTE.

ANNETTE.

Hé bien , Monsieur ?

GUSTAVE.

Hé bien Annette ?

ANNETTE.

Comment trouvez-vous la réception.

GUSTAVE.

J'avoue que le cher oncle n'est pas aussi facile à at-  
tendre que je l'avais crû d'abord.

ANNETTE.

A attendre ! un ancien procureur , nous ne sommes  
plus au temps des miracles , Monsieur.

GUSTAVE.

Je ne désespère pourtant pas encore , je vais aller  
trouver mes oncles...

ANNETTE.

Je crois qu'ils sont sortis , Monsieur.

GUSTAVE, *continuant*

Je tâcherai de les déterminer à faire cette visite si

importante pour moi , s'il en est autrement ; eh bien , nous jouerons la comédie.

ANNETTE.

Ah ! contez-moi donc...

GUSTAVE.

Le temps presse , cours rejoindre Élise , et dis lui que la journée ne se passera pas sans que notre bonheur soit assuré.

ANNETTE.

Mais...

GUSTAVE.

Fais ce que je te dis , et je n'oublierai pas ton cadeau de noce.

ANNETTE.

Quand l'mari sera trouvé , Monsieur.

( Il sort. )

## SCÈNE V.

ANNETTE, seule.

Il espère réussir , tant mieux , car c'est un bien bon jeune homme , que ce monsieur Gustave , et dès qu'il sera marié , je suis bien sûre qu'il s'occupera de moi... mais si ça dure , le baromètre , ne sera pas de longtemps au mariage pour la pauvre Annette , et pourtant...

Air : d'Angéline.

Dans l'cœur on sent certain émoi ,  
Quand la saison se renouvelle ,  
On n'dort pas , c'est plus fort que soi  
Un' voix secrète nous appelle ,  
Et tin , tin , tin , (bis.)  
L'amour nous trouble la cervelle ,  
Et tin , tin , tin , (bis.)  
Des fill's c'est l'réveil matin.

Mais comm' le cœur est réjoui  
Quand le jeune homm' qui sait nous plaire ,  
Nous presse de prononcer oui ,  
Dam' c'est là le mot nécessaire ,  
Et tin , tin , tin , (bis.)

( 13 )

Par permission de monsieur l'Maire,

Et tin, tin, tin, (bis.)

L'plaisir d'vient not' réveil matin.

( Elle danse. )

Ah ! mon dieu, v'la monsieur Robin... il n'est pas assez aimable... j'm'en vas faire la commission de monsieur Gustave.

( Elle sort. )

## SCÈNE VI.

ROBIN, *seul.*

Bon, il est parti... il a bien fait de s'éloigner... après tout c'est la faute de ses parens... point de visite, point d'alliance, avec ces locataires impolie.

## SCÈNE VII.

ROBIN, ANNETTE, *accourant.*

ANNETTE.

Monsieur... Monsieur, je reviens sur mes pas.

ROBIN.

Hé bien.

ANNETTE.

Vous allez croire que je vous fais un bon ; mais c'est égal. Devinez qu'est-ce qui est là dedans.

ROBIN

Je ne dis pas non... cependant...

ANNETTE.

Hé bien, Monsieur, c'est l'oncle aîné, de monsieur Gustave, monsieur Grégoire Bernard ; il demande si vous êtes visible.

ROBIN.

Cela n'est pas possible.

ANNETTE.

Là, je savais bien que Monsieur n'voudrai pas

m'croire... c'est pourtant une vérité... c'est lui qu'on dit un bon vivant, et si bon vivant qu'il n'est jamais malade.

ROBIN.

Bah !

ANNETTE.

Air : *Adieu je vous fais bois charmant.*

A table c'est un boute-en-train,  
On dit qu'il réunit en somme,  
La science d'un médecin,  
A l'appétit d'un gastronome ;  
Il boit à lui seul, comme dix,  
Et pourtant jamais il n's'ennivre,  
Boir' toujours n'être jamais gris,  
Ça prouv' un homme qui sait vivre.

Mais tenez, il se sera ennuyé d'attendre le v'la.

ROBIN.

En effet... c'est être assez sans gêne... laissez-nous.

( *Annette sort.* )

## SCÈNE VIII.

ROBIN, GUSTAVE, *sous le nom et le costume de Grégoire Bernard, il porte un énorme pâté.*

GUSTAVE, *à part.*

Bon, Annette ne m'a pas reconnu. (*haut.*) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

ROBIN, *avec cérémonie.*

Monsieur...

GUSTAVE.

Je viens sans cérémonie vous faire une petite visite.

ROBIN.

Je ne dis pas non, Monsieur, il vaut mieux tard que jamais.

GUSTAVE, *à part.*

Bravo ! il prend le change. (*haut.*) Ah ! de l'humeur mon cher propriétaire, cela n'est pas bien. Ne m'en voulez pas si j'ai tant tardé, j'étais aussi impatient que

vous , et je serais déjà venu sans façon vous demander vingt fois à dîner , si je n'avais attendu pour me présenter dignement chez vous , cette pièce respectable.

ROBIN.

Ah ! le beau pâté.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il y a de plus friand , une croûte d'artiste, enfin c'est du Chevet. Il ne se mange rien chez moi , qui ne sorte des ateliers de cet ami de l'humanité.

*Air : des fleurettes.*

De la plus grande estime ,  
Chevet jouit partout ,  
Son magasin sublime ,  
Est le temple du goût ;  
Monsieur , dans ce lieu magique ,  
On a liqueur , vin et rhum ;  
Enfin , c'est un muséum  
Gastronomique.

ROBIN , regardant le pâté.

Le beau morceau.

GUSTAVE.

Il est à vous ; c'est un hommage que je me fais le plaisir d'offrir à mon propriétaire.

ROBIN , regardant toujours le pâté , à part.

Voilà un charmant locataire. Il a bien fait de venir demeurer chez moi. (*haut.*) J'accepte , mais à une condition.

GUSTAVE.

Laquelle ?

ROBIN.

C'est que vous viendrez en manger votre part.

GUSTAVE.

Volontiers. Je ne refuse jamais un bon dîner , car je déjeune bien sans doute , mais pourtant modérément.

*Air : Toto Carabo.*

Sans regarder la carte ,  
Je prends cinq ou six plats  
Déliçats ,  
Jamais je ne m'écarte ,

Du bon choix que j'ai fait  
Au buffet,  
Madère et Pomard,  
Et je finis par  
Le vin de Malaga,  
Après cela,  
On n'a plus qu'à  
Verser rhum et mocka.

ROBIN, *à part.*

Diable, rien que cela... c'est peut-être l'éditeur de  
l'Almanach des Gourmands.

GUSTAVE.

A dîner, c'est différent Véry, le Rocher de Cancale,  
le Cadran Bleu, me voyent tour-à-tour; les huitres,  
les poissons, les volailles truffées, tout y est délicieux,  
mais un peu cher; d'ailleurs, il est de mauvais ton de  
lire le détail de la carte, on regarde le total, on paye  
en laissant, la monnaie au garçon, et si l'on sort quel-  
quefois la bourse vide, il faudrait mettre bien de la  
mauvaise volonté, pour s'en aller l'estomac creux.

ROBIN, *à part.*

Quel consommateur, jamais je ne pourrai suffire...

GUSTAVE.

La table, mon cher, la table; je ne connais que ça.

ROBIN, *à part.*

Je ne dis pas non, mais...

GUSTAVE.

Et pour les mariages donc, cela ne manque jamais  
son effet. Il y a des entrepreneurs qui croient avoir  
tout fait quand ils ont arrangé un quadrille, dans lequel  
ils placent les futurs, en face l'un de l'autre, comme  
s'il ne devaient pas avoir le temps d'y être. Je fais  
mieux moi, j'invite tout mon monde à dîner.

Air : du vaudeville de l'Intérieur de l'Étude.

On se complimente au potage,  
Les discours ont un peu d'apprêt,  
Mais laissant les phrases d'usage,  
L'esprit se montre à l'entrecmet,



On chante une chanson bien tendre,  
La froide étiquette se perd,  
Les cœurs finissent par s'entendre,  
Et l'on se marie au dessert.

Que dites-vous de ma recette... Ah ça, demain à quatre heures.

C'est bien tard, au marais, nous dinons à trois.

Impossible, mon ami, demain j'ai une affaire à arranger... deux mauvaises têtes... un duel... on ne déjeunerait peut-être qu'à midi... et comme je ne manque jamais ça... il faut le temps...

Hé bien, soit, à quatre heures.

C'est dit... déjà trois heures. Je cours prendre le petit verre d'élixir de Garrus, c'est stomachique, et fort digestif... vous permettez?

Certainement... dites-moi donc, vous êtes aimable, mais je vous plains, si c'est tous les jours la même chose vous n'y résisterez pas.

Laissez-donc, je suis habitué aux tables les mieux garnies; quatre services, sans compter quatre potages, huit hors-d'œuvres chauds et froids, etc., etc!

Air : vauvville du Prince chéri.

Ne renonçant jamais,  
Il faut que tout y passe,  
Après vingt entremets,  
Croit-on que je me lasse.  
Hé, bah, bah, bah.

(Mettant la main dans sa poche.)

J'ai toujours de la place,  
Hé, bah, bah, bah, bah, bah,  
J'avale tout cela.

( 18 )

ROBIN.

On doit trouver un peu singulier...

GUSTAVE.

( *Même air.* )

Exploitant un repas ,  
J'entends certain reproche....,  
« Ce gros Monsieur n'a pas  
» Son ventre dans sa poche... »  
Eh ! bah , bah , bah , bah , bah !  
Laisant tourner la broche ,  
Eh ! bah , bah , bah , bah , bah !  
J'ayale tout cela.

ROBIN.

Je vous en félicite :

GUSTAVE , *sortant.*

A demain , voisin... quatre heures précises.

ROBIN , *riant.*

Courte et bonné , il me paraît que c'est sa devise...  
Appelons ma nièce. Elise!.. Elise!..

## SCENE IX.

ROBIN , ELISE.

ELISE , *accourant.*

Mon oncle, ce qu'Annette dit est-il vrai ? M. Grégoire  
Bernard est venu vous voir ;

ROBIN.

Il sort d'ici , et c'est un joyeux compère , je t'en ré-  
ponds.

ÉLISE.

Vous a-t-il plu , mon oncle ?

ROBIN.

Mais... je ne dis pas non... voilà un pâté qui a bien  
aussi son mérite... M. Grégoire dînera demain avec  
nous.

( 19 )

ÉLISE.

Il dînera...

ROBIN.

Cela te réjouit ; mais tu ne le connais pas. Il ne se contentera pas de ce petit hors-d'œuvre, il lui faudra de nombreux accessoires.

ÉLISE.

Il est donc de l'académie des...

ROBIN.

Ah ! je ne sais pas s'il est de l'académie ; mais cet oncle là n'enrichira pas son neveu.

ÉLISE.

Une franche gaîté annonce un bon cœur.

ROBIN.

Oui, et un fier appétit. Au surplus, je suis bien aise de le connaître. Je ne suis pas obligé de manger comme lui, et au moins avec ce voisin là je n'engendrerai pas de mélancolie.

ÉLISE.

Puisque M. Bernard a fait le premier pas, ses frères le suivront sans doute.

ROBIN.

Je ne dis pas non, cependant...

ÉLISE.

Quel bonheur s'ils pouvaient tous venir voir mon oncle.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSTAVE, sous le nom et le costume de M. Bernard cadet. — Caricature de ci-devant jeune homme.

GUSTAVE, entrant.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc, M. Robin... je vous dérange peut-être ?... Mon frère vient de me dire que vous étiez chez vous, et je m'empresse... (à part.) Elise !... pourvu qu'elle ne me trahisse pas.

ÉLISE, *à part.*

Cette voix, cette tournure...

GUSTAVE, *bas à Elise.*

C'est moi... de la prudence... (A Robin.) Vous le voyez, j'arrive sans façon, sans suite...

ROBIN, *saluant.*

Monsieur...

GUSTAVE.

Cependant, j'ai gardé mon cheval et mon cabriolet. Retiré du commerce, je pouvais m'en passer, mais j'ai vu que cela donnait une certaine consistance dans le monde.

ROBIN, *avec un salut profond.*

Monsieur... vous n'avez pas besoin de cheval, ni de cabriolet pour entrer chez moi.

GUSTAVE.

N'est-ce pas ? Demeurant dans la même maison, je n'aurais besoin, tout au plus, s'il pleuvait, que d'un parapluie ; pour traverser la cour.

ROBIN, *bas à Elise.*

Toute cette famille est originale, mais elle me plaît.

ÉLISE.

Je vous le disais bien, mon oncle, et Gustave...

ROBIN.

Chut ! chut !

GUSTAVE.

Au fait, ce pauvre malheureux...

ROBIN.

Monsieur...

AUGUSTE.

Je parle de mon cheval... il est assez fatigué... tel que vous me voyez, j'ai conservé du goût pour les affaires, et je vais tous les jours me délasser à la bourse.

Air : du Petit Savoyard.

C'est là que l'esprit s'exerce,  
Je rappelle mes exploits ;  
Et quelque hors du commerce,

J'en fais bien plus qu'autrefois,  
J'ai café, draps et farine,  
Trois-six, bois d'inde et gaudron,

Du bois d'Inde!... ah! je devine  
Monsieur, sans doute, est marron.

GUSTAVE.

Oui, pour vous servir, Je suis agent... de quelques amis. La bourse est aujourd'hui un labyrinthe, où l'on court grand risque de se perdre quand on en a pas le fil. Aussi j'y vais toujours de bonne heure, pour dresser mes plans d'attaque, et comme je n'aime point à déjeuner seul, je bois souvent un bouillon avec quelques amis; ce qui n'empêche pas de s'enrichir.

Air : *Dans son castel, dame de haut lignage.*

Dans leur simplicité, nos pères,  
Au travail donnaient tout leur temps;  
Mais connaissant mieux les affaires,  
Nous faisons fortune en deux ans.  
Il suffit de prendre sa course  
Et de voler à l'infini,  
De Tortoni jusqu'à la Bourse  
De la Bourse chez Tortoni.

S'amuser et gagner de l'argent, voilà le vrai genre; vous entendez bien, que vous autres, célibataires!!

ÉLISE.

Ah! monsieur, n'est pas marié?

GUSTAVE.

Non, mademoiselle.

MORIN.

Taisez-vous donc, ma nièce, vous avez l'air de vous jeter à sa tête... Monsieur, veuillez excuser...

GUSTAVE.

Dudû! j'aurais pu prendre une femme... je suis dans l'âge... n'est-ce pas, mademoiselle?

ÉLISE.

Oui, monsieur.

GUSTAVE.

Vous êtes bien honnête, mais j'ai un neveu que j'aime, qui a d'heureuses dispositions... (*A part.*) Au fait, c'est très-vrai; (*Haut*) peut-être même quelque inclination, et je pourrai...

ÉLISE, *vivement.*

Comment, monsieur, votre neveu...

ROBIN, *bas à Elise.*

Mais, ma nièce, vous avez l'air à présent de désirer l'oncle et le neveu.

GUSTAVE.

Je tiens à ma liberté, et je veux profiter du bel âge. (*A part à Robin.*) Entre nous soit dit, je veux m'amuser, faire encore le mauvais sujet, vous entendez bien. (*Haut.*) Cependant, si la jeune personne était aimable, bien élevée, je consentirais volontiers...

ÉLISE, *bas à Gustave.*

Prenez-y garde, il vous prendrait au mot.

GUSTAVE.

A rester garçon, et à marier ce neveu, qui, avec sa femme et ses enfans ne me quitterait jamais.

ROBIN.

Il m'attendrit indubitablement.

ÉLISE, *bas à Robin.*

N'est-ce pas, mon oncle, que ce monsieur s'explique...

ROBIN, *de même.*

Je ne dis pas non... je suis attendri, mais cela ne suffit pas (*A Gustave.*) Comme vous disiez la fortune est nécessaire.

GUSTAVE.

Je suis de cet avis. Mes frères laisseront peut-être à ce neveu, une douzaine de mille livres de rentes, quant à moi, je lui donne 50,000 francs le jour de son mariage. Au moins, ceux-là je ne les perdrai pas à la Bourse. (*A part.*) Je ne me refuse rien.

ROBIN.

Et vous faites bien. (*A part.*) Je commence à croire que j'ai eu tort de tenir rigueur à ce neveu.

GUSTAVE.

Sans rancune, monsieur...

ROBIN.

Comment?

GUSTAVE.

Oui, si j'ai différé ma visite, celle-ci ne sera pas infructueuse.

ROBIN.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

ÉLISE.

Nous espérons avoir le plaisir de vous revoir.

GUSTAVE.

Mon voisin, écoutez donc, si ces jeunes gens se convenaient... mon neveu m'a fait une demi-confiance... vous entendez qu'entre jeunes gens on se dit ses petites fredaines.

ROBIN.

Et moi, je suis dans la confiance entière.

GUSTAVE.

En vérité! comme c'est heureux!

ROBIN.

Nous ne sommes pas exigeans sur le chapitre de la dot, mais cependant...

GUSTAVE.

A qui le dites-vous, l'argent avant tout...

« C'est le nerf de la guerre ainsi que des amours. »

Oui, générosité, noblesse, grandeur d'âme, le cours n'en a pas encore été coté à la Bourse. (*Il tire sa montre.*) Mais voici l'heure où tout le monde y vole, et j'y cours. (*Fausse sortie*) ouf! quelle douleur! (*Il se frotte la jambe.*)

ROBIN, *le soutenant.*

Qu'avez-vous donc?

GUSTAVE.  
 Presque rien. Hier j'ai été à la campagne, nous nous sommes roulés sur l'herbe... nous avons joué aux barres avec des femmes charmantes, qui m'ont fait valser... en vérité il faut que je sois de fer pour résister à tout cela... mais que voulez-vous, on est aimable, il faut bien payer de sa personne.

Air : *Vaudeville de Caroline.*

Pour charmer la vie,  
 Fêtons chaque jour  
 Et tour-à-tour  
 Cante et danse,  
 Bacchus et l'amour.

Narguons l'avenir,

Rions sans cesse

En dépit de la sagesse ;

Ainsi, goûtons du plaisir

La douce ivresse.

Pour charmer la vie, etc.

( Il sort. )

SCÈNE XI.

ROBIN, ELISE.

ROBIN.  
 Ma foi, voilà un galant homme... quelle tenue, quel calculateur !... comme il connaît la valeur d'un cheval et d'un cabriolet.

Air de la *Petite Sœur.*

C'est un homme des plus profonds,

Et qui mérite qu'on l'écoute ;

Je veux, s'il me rentre des fonds,

Lui confier mon porte-feuille.

Nous faisons avec cet agent

Des profits de plus d'une espèce.

ELISE.

A l'oncle donnez votre argent,

Au neveu donnez votre niece.



ROBIN.  
J'avoue que cette famille me conviendrait assez ; et je devrais peut-être descendre tout de suite, sans en attendre d'avantage de leur part.

ÉLISE, *embarrassée.*

Mon oncle, gardez-vous en bien. Ils ne se sont pas tous rangés à leur devoir.

ROBIN.

Oh ! j'en ai vu assez, et puisqu'ils ont fait le premier pas, je veux leur prouver que je suis de mon côté sensible aux procédés.

ÉLISE, *à part.*

Ciel ! s'il allait découvrir... (Haut.) Non, mon oncle ; je ne souffrirai pas que vous vous compromettiez ainsi.

ROBIN.

Ah ! ça, mais te voilà plus sévère que moi. Ma nièce, une honnêteté en vaut une autre, et sans attendre M. Bernard junior, je vais rendre les visites que j'ai reçues.

ÉLISE, *embarrassée.*

Mon oncle... un moment... J'entends quelqu'un...  
(*A part.*) Annette est sortie, si c'était...

ROBIN.

C'est peut-être M. Bernard cadet... pourquoi m'avoir empêché de le prévenir...

ÉLISE.

Oh ! mon dieu oui, mon oncle, c'est lui. (*A part.*) me voilà encore sur les épines.

SCÈNE XII.

M. ROBIN, ELISE, GUSTAVE, sous le nom et le costume de M. Boniface Bernard.

(*Il prend plusieurs fois du tabac dans la tabatière de M. Robin, pendant cette scène.*)

GUSTAVE.

Eh ! bonjour, mon voisin... Boniface Bernard, votre...

serviteur, vient vous présenter ses devoirs, et offrir ses hommages à mademoiselle.

ROBIN.

Monsieur, c'est bien de l'honneur...

GUSTAVE.

Je demeure dans votre maison, où mon neveu m'a colloqué, je ne sais pas trop pourquoi, c'est égal ; mais ce qui n'est pas indifférent, c'est que vous vous occupiez beaucoup, dit-on, de journaux, de grands et petits événements, de politique enfin, et nous en ferons, voisin.

ROBIN.

Mais, monsieur, par-ci, par-là... aujourd'hui c'est un faible.

GUSTAVE.

Et moi, monsieur, c'est mon fort.

*Air : On dit que je suis sans malice.*

Peu m'importe que la gazette  
Se contredise ou se répète  
Et me donne pour fait certain  
Ce qu'on dément le lendemain.  
Nouvelles mauvaises ou bonnes  
J'en veux lire quatre colonnes,  
Et je crois tout ce qu'il écrit ;  
Car mon journal a de l'esprit.

ROBIN.

Monsieur, quel journal lisez-vous donc ?

GUSTAVE.

Lequel, monsieur, ma foi, je les lis tous indistinctement, et ça m'amuse.

ROBIN.

Je vous en fais mon compliment.

GUSTAVE.

Oui, monsieur, tous les matins, ça fait passer agréablement la vie... et les projets !... ah ! j'en fais de superbes ; mais on me devance toujours.

Air : *Amis, vbici la riante semaine.*

Le télégraphe et le gaz hydrogène  
Auraien été de mon invention,  
On aurait vu jaillir mainte fontaine  
De ma brûlante imagination.  
Au vrai talent toujours on porte envie,  
Mais tôt ou tard je serai triomphant :  
A vingt canaux je veux donner la vie,  
Déjà je suis père de l'éléphant. (1)

ROBIN.

De Baba?

GUSTAVE.

Non pas Baba là-bas, le Baba de la Bastille.

ROBIN.

Quel génie! eh bien! ces canaux, ces fontaines}...

GUSTAVE.

Sont tombés dans l'eau. Je n'en ai pas eu l'honneur;  
que voulez-vous, pendant que je compose, depuis six  
mois un autre exécute.

ÉLISE.

C'est avoir du malheur.

GUSTAVE, *prenant du tabac dans la boîte de Robin.*

Il faut bien que je fasse quelque chose... je ne  
prends pas de tabac... C'est-à-dire, je ne porte pas de  
tabatière, je ne fume pas... sans mon imagination que  
deviendrai-je... avec ça que je hais les discussions.

ROBIN.

Mais, monsieur, vous ne pouvez cependant pas être  
d'accord avec tout le monde.

GUSTAVE.

Au contraire, jamais je ne heurte l'opinion de per-  
sonne, et vous sentez bien que cela doit être ainsi;  
quand on veut manger tous les jours ailleurs que chez  
soi.

Air : *Mes chers amis, dans cette vie.*

Tandis qu'un bavard en colère...  
Se dispute et vous contredit,

Le vin s'échauffe dans le verre,  
Et chaque met se refroidit.  
Faut-il d'ailleurs que l'on chagrine  
Le brave homme chez qui l'on dîne.  
Moi, je bois, je pense et j'agis  
Comme le maître du logis.

ROBIN, *à part.*

Il paraît que la gourmandise est le péché de la famille.

GUSTAVE.

Souvent même il m'arrive de prendre, au café de l'Ambigu, là, près de chez vous, de la bière avec des Turcs, et des échaudés avec des Grecs.

ELISE.

Vous avez un heureux caractère.

GUSTAVE.

On appelle cela caractère, si l'on veut, mais cela ne me maigrit pas; au reste, comme le Solitaire, je suis partout, je sais tout, j'entends tout, je vois tout... pas une caricature ne m'échappe... A propos, (*à Robin*) je crois vous avoir rencontré l'autre jour rue de la Perle, vous faisiez comme moi, vous flaniez.

ROBIN.

Et quel est le projet qui vous occupe pour le moment?

GUSTAVE.

De marier mon neveu, et j'y réussirai. Nous lui laisserons, mes frères et moi, une assez jolie petite fortune, et puis c'est un charmant garçon, il me ressemble beaucoup.

ROBIN, *à Gustave.*

En effet, je vous trouve...

GUSTAVE.

Un air de famille, n'est-ce pas? Entre enfants du même père cela se voit, encore, quelquefois, mais le temps, assez, il faut que je continue ma tournée, car tel que vous me voyez, il ne se tire pas un coup de canon à Paris que je ne sois à l'affût...

ELISE ET ROBIN

Comment, comment?

GUSTAVE.

Oui, pour mettre ma montre dessus. (*Indiquant ses montres.*) Voici le Palais-Royal, et voici le Luxembourg.

ROBIN.

Mais vous ne pouvez être en même temps...

GUSTAVE.

Ah! je suis justement lié avec le directeur du canon du Marché aux Fleurs; il me fait souvent l'amitié de m'attendre six ou sept minutes.

(*Robin et Elise rient.*)

GUSTAVE, *continuant.*

Adieu donc, voisin, mademoiselle, votre très-humble. (*A Robin.*) Je vous amènerai mon neveu. (*A Elise.*) Nous politiquerons.

ROBIN.

De tout mon cœur. (*A part.*) Voilà un drôle de corps.

GUSTAVE.

Vous me trouverez souvent au café Pilon, au coin de la rue du Pas de la Mule; on y est très-bien: on lit tous les journaux, et on ne fume pas... vous conviendrez que c'est fort agréable.

ROBIN.

Je vous y accompagnerai quelquefois.

GUSTAVE.

Tout à votre service.

(*Fausse sortie.*)

ELISE, *à part.*

Ah! le voilà parti! je respire!

GUSTAVE, *revenant.*

Dites-moi donc, mon voisin, avez-vous connu l'abbé de Cracovie.

ROBIN.

Non, monsieur.

GUSTAVE.

L'abbé Trente Mille hommes?

ROBIN.

Pas d'avantage.

GUSTAVE.

C'était un des plus grands politiques de la petite Provence. Il avait toujours une réserve de trente bons mille hommes tous prêts campés...

ROBIN.

Où donc ?

GUSTAVE.

Dans sa tête.

*Air : Tu ne vois pas , jeune imprudent.*

Vainqueur de nos brillans exploits,  
Il fatiguait la renommée,  
Battu, pour recouvrer nos droits,  
D'un mot il créait une armée.  
Il ne désespérait jamais  
De la France ni de sa gloire ;  
Tant qu'il lui restait un Français  
Il comptait sur une victoire.

*(Il sort.)*

### SCÈNE XIII.

ROBIN , ELISE.

ROBIN.

Voilà un homme d'une grande érudition.

ÉLISE.

Il pourra vous faire passer quelques soirées agréables.

ROBIN.

Au fait , après avoir trinqué avec Grégoire , Boniface Bernard me racontera les nouvelles , et avec un homme comme celui-là je pourrai me dispenser de m'abonner à un journal.

ÉLISE.

Je vois avec plaisir , mon oncle , que vous vous réconciliez avec la famille de Gustave.

( 31 )

ROBIN.

Je ne dis pas non... ce serait pour moi un fort agréable voisinage, une société choisie... de plus cela ferait...

ÉLISE.

Le bonheur de votre nièce. Allons, mon oncle, tout cela dépend de vous.

ROBIN.

Je ne dis pas non... mais ils ont fait leur devoir, faisons le nôtre.

( *Il se dispose à sortir.* )

ÉLISE, *à part.*

Enfin, nous avons réussi.

#### SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ANNETTE, *accourant, riant aux éclats.*

ANNETTE.

Ah! ah! ah!

ROBIN.

Eh! bien, qu'est-ce?

ÉLISE.

Parle donc?

ANNETTE.

Ah! ah! ah!

ROBIN.

Finiras-tu?

ANNETTE, *se tenant les côtés.*

Ah! ah! ah!

ROBIN.

Si la patience m'échappe, prends garde à toi.

ANNETTE, *riant et parlant à la fois.*

Ah! ah! ah! monsieur, ah! ah! vous n'avez donc pas vu?

ROBIN.

Quoi?

ELISE, à part.

Que veut-elle dire?

ANNETTE.

M. Gustave... ah! ah!

(Elise veut la faire taire.)

ROBIN, la prenant par le bras.

Ah! je te tiens, et tu parleras.

ANNETTE.

Ah! ça fait du bien de rire comme ça! hein bien! monsieur, comme je rentrais, j'ai vu M. Gustave... ah! ah!

ROBIN,

Achève, ou je vais te...

ANNETTE.

M'y voilà.

Air de Stanislas. (Variétés)

A la fenêtre du grand corridor  
Je causais avec un voisin,  
Tout-à-coup j'aperçois un' mine  
Mais un' min'... dont j'ris encor.  
Ah! quel air! quel maintien!  
On s'y tromp'rait, je vous l'assure  
D'monsieur Bernard c'est bien  
Et la démarche et sa figure.  
Moi, j'avais d'abord cru qu'il voulait,  
Tant était drôle sa tournure,  
Imiter queq' caricature,  
Qu'on voit chaque jour chez Martinet.  
Mais ses oncl's suiv'nt ses pas,  
Comm' le pauvr' jeune homm' se dépite  
En voyant qu'il n'peut pas  
Changer de costume assez vite.  
Il aurait dû prendre les avis  
De plus d'un homme d'importance,  
Qui souvent à la circonstance  
Doivent leur mérite et leurs habits.

ELISE, à part.

Quel contre-temps!

ROBIN.

Oui, je devine... on a voulu se moquer de moi...



vous étiez sans doute dans la confiance, mademoiselle?

ÉLISE.

Mon oncle...

ANNETTE.

Ah! qu'est-ce que j'entends. J'ai fait une bêtise, c'est sûr... dame aussi, mamzelle, pourquoi ne pas m'avertir...

ROBIN.

Comment, tu aurais donc aidé à me tromper?

ANNETTE.

Tout d'même, not' maître... Mon dieu, voilà M. Gustave.

### SCÈNE XV.

ROBIN, ELISE, GUSTAVE, dans son premier costume.

GUSTAVE, avec confiance.

Monsieur, vous me voyez le plus heureux des hommes.

ROBIN.

J'en suis enchanté, monsieur.

ÉLISE.

Il est inutile de feindre d'avantage.

GUSTAVE.

Que dites-vous?

ÉLISE.

Mon oncle sait que c'est vous qui lui avez fait les visites qu'il attendait de vos parents.

GUSTAVE (à part.)

Est-il possible!... C'est égal. (haut) Hé bien, monsieur, pardonnez-moi cette étourderie... un peu hasardee... sans doute, mais que doit rendre excusable le motif qui l'a inspiré....

ROBIN.

M'avez-vous pris , monsieur , pour un....

GUSTAVE.

Monsieur , je n'ai eu que de bonnes intentions ; veuillez m'entendre ?

ÉLISE.

Mon cher oncle !

ROBIN.

Je ne dis pas non... mais les choses resteront comme elles étaient auparavant , ainsi....

GUSTAVE.

Un mot encore , monsieur ; vous exigiez de mes parents une visite , que leur manière d'être leur avait fait différer jusqu'à ce jour ; j'ai voulu réparer leurs torts , et obtenir la main de ma chère Elise. Au surplus , je vous ai fidèlement retracé les caractères de mes oncles ; ils ont ri de cette petite espièglerie , puisqu'ils ont ri , ils sont désarmés , et je suis certain que leur amitié pour moi achèvera le tableau que je n'ai fait qu'ébaucher.

ROBIN.

Ils sont , dites-vous , tels que vous les avez représentés ?

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES , ANNETTE.

ANNETTE.

Monsieur Robin ! Monsieur Robin !.... la famille de M. Gustave arrive en masse ; ils m'ont demandé si vous étiez visible.... Le gastronome rit de l'aventure ; le politique la fera mettre dans les journeaux ; et le troisième compte en faire une jolie petite nouvelle de bourse.... C'est-il heureux !

ROBIN.

Ils viennent tous me rendre visite... le jour de ma

fête... plus d'obstacles... Gustave, donnez la main à  
Elise... courons au devant d'eux... ces chers loca-  
taires !...

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

*Air : Contredanse de Joconde.*

Dans tous les yeux la gaité brille ;  
Ah ! pour nos cœurs quel heureux jour !  
Allons célébrer en famille  
L'amitié, l'hymen et l'amour.

*Air : Vaudeville des Dames Martin.*

ROBIN.

Jadis en sortant du palais ,  
Quand nous allions à la buvette ,  
Nous mangions chaud, nous buvions frais,  
Et les chiens payaient la dette ;  
Mais aujourd'hui que maint plaideur  
N'est plus qu'un pauvre parasite ,  
Pour nous la carte du traiteur. (bis)  
N'est qu'une carte de visite.

ÉLISE.

De pension quand nous sortons ,  
Tout allarme notre jeunesse ,  
Et timide, nous redoutons  
Le plus petit mot de tendresse.  
Bravant bientôt les lois d'amour  
Comme le cœur bat et palpite  
Le jour où l'hymen à son tour  
Nous fait sa première visite.

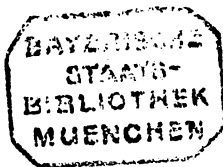
GUSTAVE.

Le Français guidé par l'honneur  
Toujours illustra sa patrie,  
On connut partout sa valeur,  
On conut sa galanterie.

Ah ! s'il le fallait nos soldats  
Qu'un même sentiment agite,  
Aux peuples de tous les climats  
Iraient encor rendre visite.

ANNETTE, *au public.*

D'être deux quand on a vingt ans  
On prend aisément l'habitude,  
Et fillette dans son printemps  
N'aima jamais la solitude.  
Le monde ne me fait pas peur,  
A plaire un je n'sais quoi m'excite,  
Et chaque soir de bien bon cœur  
Je recevrais votre visite.



FIN.